

Trois fenêtres donnent sur mon enfance. La première correspond au bureau de mon père. Les rares fois où nous sommes entrées dans cette pièce, nous nous sommes senties un peu intimidées devant les meubles sévères, en cuir froid et glissant, les murs couverts de plans et de cartes de différents pays. Nous pressentions qu'on ne venait ici que pour s'entretenir de choses sérieuses ou quand il fallait renvoyer un péon, un domestique. De sa table de travail je me rappelle seulement l'énorme globe terrestre que, parfois, mon père faisait tourner devant nous afin que nous découvrions, sur-le-champ, la Norvège et l'Irlande. Dans une armoire s'entassaient des flèches, des arcs, des pipes et des colliers que les Indiens lui avaient offerts lors de ses diverses expéditions et dans laquelle il nous permettait de fureter de temps en temps. Lorsque nous allions dormir nous apercevions, depuis nos portes, un rai de lumière discret, peu réconfortant, sur le seuil de la sienne. C'était l'heure où mon père écrivait, et seule mère, accompagnée de son immuable douceur, y entrait pour bavarder avec lui. Lorsque, brusquement, sa fenêtre s'allume et reste immobile dans quelque souvenir, il me semble qu'elle a la tristesse de ces lettres commencées, interrompues pour on ne sait quel motif, et que l'on retrouve, bien longtemps après, au fond d'un tiroir.

La fenêtre de mère était plus accueillante. Elle appartenait à une pièce à couture. Dans les maisons où habitent beaucoup d'enfants, les pièces à couture sont toujours les plus douces, les plus recherchées. Devant les tables à ouvrage débordantes de rubans et de fines dentelles nous contemplions, fréquemment, des petits vêtements qui n'étaient pas à notre taille. Jamais nous n'avons pensé que quelqu'un pourrait arriver, tout à coup, après nous. Mère passait de longues heures dans la pièce à couture, tricotant ou brodant des habits minuscules.

Dans cette pièce, elle paraissait plus accessible, plus disposée à ce qu'on lui raconte tout, si bien que lorsque nous, les plus jeunes, sommes arrivées à treize ou quatorze ans, nous avons compris qu'il aurait été plus facile de lui dire là, dans cette pièce, la peur, la honte, la laideur, la tristesse de cet âge inconfortable. Les trois aînées ont pu le faire. Susana et moi n'avons pas eu cette tendresse : une fenêtre si cachée, une lumière si propice pour dissimuler la rougeur, l'envie de pleurer et l'hostilité, l'impression de se sentir séparé des autres par une maladie contagieuse. Sa fenêtre a toujours répandu la lumière qui convient aux enfants. Je n'en ai pas vu d'autre, après. Les enfants arrivent dans des pièces où on ne les attend pas, des pièces qui n'ont pas été conçues pour eux ; on leur confectionne des petits vêtements dans des cours nues, dans des chambres habituées à d'autres présences, à d'autres tendresses, à d'autres souvenirs, ou encore à l'heure du thé, tout en conversant avec les visiteurs, dans des moments de loisir qui distraient toute ferveur.

J'ai vu tant de femmes qui ne changent pas le ton de leur voix, qui continuent à exécuter les mêmes gestes, permettant des plaisanteries sur leur aspect ou essayant de le dissimuler, regardant la vie sans plus ni moins d'ennui, comme si ce qu'elles portent en elles ne suffisait pas à leur faire comprendre qu'elles vivent l'immense joie d'avoir un enfant ; comme si un enfant qui va naître entrait dans le propos de chaque jour et qu'il ne fallait pas mettre à part tous les jours et toutes les nuits que dure cette attente, pour pouvoir en parler, plus tard, sur un ton distinct de celui qu'on emploie lorsqu'on commente les autres événements.

Ma mère était différente. Ma mère ne tricotait pas les chaussons et les langes dans ses moments de loisir. Le loisir, c'étaient les autres choses. Elle vivait la responsabilité de ce qu'elle attendait et elle l'attendait toute la journée, toute la nuit. Lorsqu'on entrait dans cette pièce imprégnée de tendresse, c'était comme si l'on changeait d'air, de gestes. Toutes les fois que je l'ai vue s'isoler dans cette pièce pour coudre de tout petits habits, elle avait ce regard un peu agrandi et triste, à force de regarder vers l'intérieur, comme celui que j'ai vu, plus tard, chez ceux qui sont restés à regarder la mer. Quand nous jouions dans le jardin, sa lampe, un peu somnolente en hiver, nous assurait de sa présence. Nous ignorions que d'un jour à l'autre il y aurait un autre nom dans la maison, une autre bouche à embrasser avant de se coucher. La troisième fenêtre était celle d'Irène. J'ai toujours éprouvé à son égard un peu d'admiration,

mais aussi un peu de crainte. Elle avait six ans de plus que moi. Parfois, on lui permettait de s'asseoir à table, dans la grande salle à manger, quand les visiteurs étaient des personnes de confiance. Mes soeurs aînées parlaient d'elle à voix basse. Elles avaient surpris ses secrets, et lorsqu'elles les commentaient sur un ton joyeux et mystérieux, elles étaient bien loin de se douter que bientôt viendrait leur tour à elles aussi. Susana et moi, les plus jeunes, nous n'étions pas suffisamment perspicaces pour deviner le motif de ces longs chuchotements. Un après-midi, je les ai entendues parler de seins. Quand j'y pense, je comprends la peur qu'a dû ressentir, toute seule, la première, lorsqu'elle a vu son corps prendre des courbes, la cage thoracique perdre sa rigidité, les seins commencer à lui faire mal et à bouger imperceptiblement.

De sa fenêtre, nous attendions toujours les plus grandes surprises. Irene nous parlait d'enlèvements, de fugues, elle nous disait qu'elle s'en irait un matin avec son petit balluchon de vêtements, comme Oliver Twist, parce qu'à la maison on ne l'aimait pas, ou parce que quelqu'un l'attendait dehors. C'est peut-être pour cela que sa fenêtre m'a toujours paru mystérieuse.

Une nuit, alors que nous étions toutes couchées, Irene est venue jusqu'à mon lit, me faire ses adieux. Enveloppée dans une couverture, elle portait au bras un petit paquet de linge. Elle m'a parlé d'une voix contrite et m'a annoncé qu'elle partait parce que nous la traitions mal et qu'elle était trop malheureuse.

J'ai aussitôt pensé à la fenêtre. J'ai pensé que le moment était venu. Je me suis levée et, en pleurant, je l'ai suivie. Un long moment après, les lèvres de Marta, repenties, m'ont laissé entrevoir que c'était une farce. Alors sa fenêtre a disparu, tout doucement, jusqu'à ressembler aux autres.

Elle avait quatre ans de plus que moi. Il semblait que nous la trouvions toujours bien avant les autres et qu'elle était toujours comme en attente. Elle se mordait les lèvres jusqu'à les faire saigner et, doucement, arrachait avec ses ongles toute la peau de ses mains. Je la revois encore dans cette attitude qui produisait en nous un frémissement : une main ouverte, l'autre par-dessus à toute heure, bougeant si discrètement que personne n'aurait remarqué la fine usure des doigts sur la peau déjà effilochée, jusqu'à ce que, enfin, un petit sillon de sang – dû à un geste trop nerveux – lui fasse froncer les sourcils, pour recommencer, sans dire un mot, à gratter une peau moins sensible d'une main prudente et comme nonchalante. Je n'oublierai jamais ses mains. Avec toute la peau soulevée, elles ressemblaient aux feuilles d'un livre qu'on a lu bien des fois et dont les bords sont cornés vers l'arrière. J'ignore comment elle supportait le contact des choses, le frôlement des vêtements, de sa propre chair. Insouciante, apathique, sérieuse, son enfance était le monde concentré de quelqu'un qui attend, sans aider ce qui doit venir.

Mon père, sachant qu'elle ne savait pas lire l'heure, l'obligeait à l'étudier tous les jours. Sans sanglots, presque sans larmes, immobile, Marta pleurait en couvrant son visage d'une main ouverte. Entre les doigts tendus, séparés, nous parvenions à apercevoir un oeil mouillé, un bout de nez, un angle de la bouche.

Certaines fois, elle se débarrassait de son apathie et s'amusait toute seule. Une nuit, elle s'est mise à enfiler tous les jupons amidonnés, pleins de plis et de volants, qu'on utilisait en ce temps-là. Sa silhouette a gonflé peu à peu, et sa petite tête a fini par être un point blond au-dessus d'une énorme crinoline. Quand mère est venue dans la chambre, comme elle le faisait tous les soirs, pour bien la couvrir, elle l'a trouvée épuisée, endormie sur son lit, égarée dans un labyrinthe de rubans et de dentelles.

Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, elle n'a entendu aucune plaisanterie. Elle avait retrouvé son aspect sérieux et lointain. Une main tendue sous la table ; l'autre, doucement, gratouillant entre les doigts.

Depuis que je suis toute petite, j'aime regarder les gens avec attention. À six ans, c'était déjà une habitude bien ancrée en moi. Ensuite je riaais ; je riaais tellement que mère a dû parfois prévenir ceux qui venaient en visite chez nous que j'étais très *cheeky*. En anglais, cela veut dire insolente, mais je sais que ce n'était ni de l'insolence ni de l'agressivité, car cette habitude m'a suivie jusqu'à ce que, plus âgée, je puisse l'analyser. Lorsque je fixais les yeux sur les personnes qui venaient nous voir – le curé, le médecin du village, l'évêque de X, tous les visiteurs qui devaient être des hôtes de notre maison –, je m'imaginai leur profil de l'intérieur. C'était comme si je m'introduisais dans la personne, physiquement, mais seulement dans le visage. Devant un bossu ou un manchot, je n'ai jamais ressenti ce désir de reconstruire leur silhouette avec mon propre corps. Mais le profil... ! Ces profils calmes qui, brusquement, ont une courbe pour toutes les larmes ; ces profils qu'on guette toujours derrière une vitre embuée, ou ces visages qui paraissent spécialement faits pour attirer les mouches. Pourquoi donc les mouches se posent-elles toujours sur la figure de quelqu'un qu'on n'aime pas tellement... ? Ou est-ce parce qu'on ne les remarque pas sur celles qui nous sont plus proches ? À six ans, je me mettais à rire si j'observais une courbe prononcée sur le nez de l'un des hommes importants qui passaient par chez nous, et je me glissais à l'intérieur de sa tête, mettant mon corps à l'intérieur de son visage pour l'adapter à ses contours. Parfois je me retrouvais à genoux, les bras écartés : c'était la figure du curé, le nez prétentieux, droit, les sourcils à peine prononcés. D'autres fois, je m'introduisais dans le visage du médecin principal. Il fallait alors que je m'asseye à la turque, pour représenter son nez ouvert ; les pointes de mes pieds suffisaient pour dessiner sa bouche quasi inexistante ; les bras croisés équivalaient à ses petits yeux. L'ingénieur Bok, qui avait une barbe rousse, carrée, exigeait un plus grand sacrifice. Je devais m'installer la tête en bas, pour que mes cheveux figurent sa barbe ; les mains à peine jointes dans le dos, les jambes pliées, formant un angle obtus avec le corps, pour imprimer à ses yeux cette petite raideur qui lui haussait les sourcils plus haut que la normale. Ce passe-temps a duré plusieurs années. Ensuite, quelqu'un m'a dit qu'on connaissait les personnes grâce à leur profil, et lorsque j'ai avoué que j'essayais toujours de me glisser dans le profil des autres, il m'a été répondu, avec le plus grand sérieux, que le profil doit tout dire de l'extérieur. Mais je n'y ai pas prêté attention, parce que cela m'a paru fort peu amusant. Un après-midi – j'avais déjà onze ans – j'ai voulu m'introduire dans le visage d'une certaine personne pour représenter ses traits avec mon corps. J'ai dû composer plusieurs figures imaginaires, de nombreux bras tombants, de nombreuses jambes emmêlées. Lorsque j'y suis arrivée, le résultat était si affreux que j'ai eu peur. Deux mois plus tard, cette personne est morte. Je l'ai imaginée dans son cercueil, dans la posture que je lui avais construite et qui avait été comme un présage. Dès lors, lorsque je regardais un inconnu, l'habitude pliait mon corps, lentement, pour me glisser dans son visage ; mais le jeu ne m'apportait plus aucune satisfaction, aucune joie, et j'ai fini par l'abandonner.